

Louis Ruchonnet et la paix

Autor(en): **Ruchonnet, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 48

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201697>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A qui comprend l'italien, nous nous faisons un plaisir de signaler les deux causeries que donnera, les 28 novembre et 5 décembre, *M. Evariste Loi*, professeur à l'Ecole Berlitz, Grand-Pont. Le sujet de ces causeries est : *Antonio Fogazzaro*, le célèbre romancier et poète qui, avec Gabriel d'Annunzio, caractérise le mieux la renaissance actuelle de la littérature italienne. — Ces causeries auront lieu à l'Ecole Berlitz, à 8 heures du soir. — Billets en vente chez MM. Tarin et Rouge, libraires.

Louis Ruchonnet et la paix.

Au moment où la Suisse est en train de conclure des traités d'arbitrage avec divers pays, il n'est pas sans intérêt de citer ces mots de Louis Ruchonnet, un des champions les plus ardents et les plus éclairés de la paix universelle :

On a dit que la guerre était une nécessité. Est-ce donc une raison, parce qu'un abus a duré longtemps, pour qu'il dure toujours ? L'humanité en a vu bien d'autres ! Elle a connu le temps où il n'y avait pas de juge entre les individus et où la violence décidait de tout. Elle a connu l'esclavage, non pas seulement dans les pays barbares, mais dans le monde classique ; que dis-je ? chez les chrétiens. Oui, il n'y a pas un demi-siècle, on tenait encore pour une utopie l'abolition de la traite. Qui cultiverait le café, le cacao, le coton ? Il a suffi du livre d'une faible femme, et l'utopie est devenue une réalité. La paix, une utopie ? Allons donc ! Savez-vous où est l'utopie ? elle est chez ceux qui croient à la perpétuité de la guerre, chez ceux qui pensent que la violence sera toujours la loi entre les peuples, alors que depuis des siècles elle a cessé de l'être dans l'intérieur des sociétés.

27 août 1892.

LOUIS RUCHONNET.

Poscule et la tshivra dao Pontet.



L'é casu adé clliao tzancros dé pétaquins que portent lu tzapé su l'oroille, ein sé dégoué-seint coumeint deï vouépés su on pere pourri et que s'ein crayont mé que 'na dzeneilhe que n'a rein qu'on pudzin, que que font lo mé dé fourgatzés po se fère fotrè dé leu.

Quand on acculé lao bliaya seimblé que s'avont tot et que cognassont tis lé metis ; tzeroton, cousenaï, tapa-seillon, taupi et tot cein que vo voudrai, ein on mot, l'é destra dé lé zouré ! Clliau zétrairus dincé qu'ont étà pè Paris, n'ont pas plietolet z passa la frontièrre que l'ont perdu lo goût dao là ; lao faut dao polet avoué lo champagne, mà l'amèront lo fîta avoué deï verros asse grands que deï presés dé tzè.

Poscule qu'étaï dince, reveniaï onna demein-dze né dé pè la Coûta avoué onna semotaye dé la metzance. Arrevá ao Pontet, pas quies-tion d'alla lèvé sein féré on petit refion.

Deï fâceux, qu'aviont pedi de li, l'on met à l'étrábllo, dein onna bouna nita de paille, der-rai 'na tshivra.

La cabra n'étaï pas conteinta dé ce vesin, que lei soclliavé trao fò contré lé dzerrets, et le lei breinavé la quia su lo porta-pipa.

Quand ce manédzo a zu दौरa on momeint, noutron cò que s'é crayai itré tzi lo razàrè s'é met à deré :

« Ora, l'é prào savouna, vo faut raza. »

H.

Une par an. — Depuis plusieurs années, il n'y a pas de soirée-anniversaire de la *Société des Jeunes commerçants de Lausanne* sans une comédie de notre collaborateur, *Pierre d'Antan*. Cette soirée aura lieu samedi prochain, 3 décembre. A côté d'intéressantes productions des sections de

chant, de gymnastique et de l'orchestre, nous voyons au programme, « Les Parvenus », comédie en un acte de P. d'Antan. Le succès en est aussi certain que celui des précédentes.

A ce propos, nous rappelons que la première des comédies de Pierre d'Antan, *Le Mariage de Jean-Pierre*, 1 acte (5 personnages), est en vente au Bureau du *Conteur*, rue Centrale, 6, et à l'imprimerie Guilloud-Howard, place St-Laurent. Prix : un exemplaire, fr. 0,75 ; cinq exemplaires, fr. 2,50.

A la pinte.

Deux consommateurs, sérieusement partis pour la gloire, sont assis l'un en face de l'autre. Le plus âgé s'endort sur son verre.

— Hé ! David ! fait l'autre, ne faut modâ. Al-lein, iètze !... Garçon !... Garçon !

— V'là, m'sieu.

— Qu'est-ce qu'on doit ?

— Eh ben, vous devez encore trois décis, puisque vous avez déjà payé les trois premiers.

— Ah ! c'est vrai ! Ouai, c'est bien moi qui vous ai payé les trois premiers, n'est-ce pas ?...

— Oui m'sieu.

— Bon !... Hé !... David, ... décaillè-tè.

— Hein ?...

— Décaillè-tè, je te dis. Y a encore trois décis à payer. Veux-tu les régler ? C'est moi qu'ai payé les trois premiers.

— Hein ?...

— Je te dis, veux-tu payer ces trois décis ? C'est pas la quiestion des trente centimes, mais pisque c'est moi qu'ai payé avant...

— Hein ?...

— Je te dis... veux-tu payer ces trois décis ?... C'est pas pou les trente centimes... Garçon !...

— V'là !... V'là !...

— N'est-ce pas, c'est bien moi qu'ai réglé les trois premiers décis ?

— Mais oui, m'sieu, je vous l'ai déjà dit.

— Bon !... bon !... Tu entends, David ! Veux-tu payer les trois derniers ? Je te dis, c'est pas pou les trente centimes... Hé !... David !...

— Hein ?...

— Crayo ben que te vâ droumi... Dis !... veux-tu payer ces trois décis ?...

— Hein ?...

Ils y sont encore.

L'histoire, au dessert. — Un jour, le général comte de Girardin, qui a le malheur de loucher, arrive aux Tuileries. Il trouve le grand chambellan dans une embrasure de fenêtre.

— Eh bien ! mon prince, lui demande-t-il, s'approchant familièrement, comment vont les affaires ?

— Ma foi, général, comme vous voyez, de travers.

Ce qui caractérisait au plus haut point M. de Talleyrand, c'était sa présence d'esprit admirable et le talent qu'il avait de se tirer des positions les plus délicates.

Instruit en 1814 qu'il conspirait sourdement, Bonaparte apostrophe durement son premier ministre.

— Je sais que, vous épiez adroitement l'instinct de ma mort, pour recueillir mon héritage et vous faire nommer chef d'une régence : mais prenez-y garde, monsieur, on ne gagne rien à lutter contre moi.

Il y avait dans le regard de l'empereur quelque chose de dur et de glacial.

M. de Talleyrand, au lieu de tomber aux genoux de Napoléon, comme l'aurait fait un autre, sans doute, prit, en diplomate consommé, cet air de grâce et de quiétude d'un

courtisan qui reçoit une faveur, et répondit sur le champ :

— Sire, je n'avais pas besoin de cet avertissement pour demander avec ardeur au ciel la conservation des jours de Votre Majesté.

C'est ainsi qu'il faut se conduire avec les puissants de ce monde. L'anecdote que voici — dont nous ne garantissons pas l'entière vérité historique — en est un nouveau témoignage.

Le jeune prince R... et son précepteur se promènent dans la campagne. Des moutons se présentent à leurs regards.

— Votre Altesse peut-elle me dire quels sont ces animaux ? demande le maître.

— C'est des cochons.

— Votre Altesse a raison, en quelque sorte : car s'ils ne portaient pas de laine sur le dos, ce pourrait fort bien être des cochons ; mais les cochons sans laine s'appellent ordinairement des moutons.

Passé-temps.

Solution du problème publié dans notre numéro du 12 courant : 875 et 125 sont les deux nombres demandés.

Nous avons reçu 27 réponses justes. La prime est échue à Mlle C. Rey, rue de Carouge, 20, Genève.

De mieux en mieux. Voici un nouveau problème, qui nous est aussi proposé par un de nos lecteurs. « Ce n'est pas un tout facile, dit-il, en nous l'adressant. »

« J'ai deux fois l'âge que vous aviez quand j'avais l'âge que vous avez ; quand vous aurez l'âge que j'ai, la somme de nos âges sera 126 ans.

» Quel est votre âge, quel est le mien ? » C.

Tout lecteur du « *Conteur* » a droit au tirage au sort pour la prime.

Riposte. — Aux coups de *Guguss* vont répondre ceux de *Gribouille*. Ce nom est, en effet, celui d'un journal nouveau, de même format, de même figure, de même tempérament que le « *Guguss* » et qui s'édite à Lausanne. Laissons-les donc s'expliquer et souhaitons bonne chance au débutant.

THÉÂTRE. — La semaine a commencé, mardi, par un éclat de rire, « *La Culotte* », du répertoire du Palais-Royal. Jeudi, deuxième représentation et deuxième succès de *L'Adversaire*, de Capus et Arène. On s'y attendait. Pour terminer, une première, *Le système du docteur Goudron et du professeur Plume*, de André de Lorde, une extravagance ou plutôt un épouvantail que nos artistes interprètent avec un réalisme effrayant. — Demain, dimanche, à la demande générale, *Le monde où l'on s'ennuie*, de Pailleron. Mardi, *Tournée Barret, La Bascule*, 4 actes de M. Donnay.

KURSAAL. — Pour la semaine qui commence, le programme est vraiment des plus alléchants : *Les Zims*, acrobates comiques ; *Forté tête*, pièce militaire, succès actuel de l'Eldorado ; dernières de *Noblett*. — Dimanche, matinée à 2 heures. — Mardi, début de *Caroli*, l'homme phé-nomène.

Le froid et l'humidité.

Les personnes rhumatisantes soucieuses de leur santé devraient toujours avoir une provision d'*Emplâtre Allwock*, aujourd'hui universellement reconnu comme remède pré-ventif et curatif du rhumatisme, dont le froid et l'humidité sont si souvent la cause.

En vente partout :

L'ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS
pour 1904

Prix : 50 centimes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.